

—L'as-tu vu ? demanda Estelle.

—Je l'ai vu, dit Ninette. Son salon était plein de gens qui l'attendaient. Mais après avoir lu la lettre que Camille m'avait donnée pour lui, il m'a fait entrer immédiatement avant tout le monde et m'a examinée.

—Que pense-t-il de ton état ? demanda Estelle devenue soudain attentive.

—Il ne le voit pas bien grave. Mais il est d'avis que se serait imprudent de n'y pas porter remède, dès à présent. Il m'a ordonné un changement d'air, du repos.

—Du repos, dans la dernière année de tes études, et quelques mois avant les concours ! Est-ce possible ? s'écria Estelle.

Quant à changer d'air, cela exige des ressources que malheureusement nous ne possédons pas. Tu aurais dû le lui dire.

—Je lui ai tout dit, affirma Ninette. Il n'en a pas moins persisté dans son opinion. Il m'a déclaré que si je ne me soignais pas maintenant, je ne guérirais pas.

A cette déclaration sa mère répondit par un cri de révolte.

—Ça sera donc toujours à recommencer !

A peine un mauvais moment est passé qu'il en vient un autre. Ce que tu m'apprends là, Ninette, me donne le coup de la mort. J'étais déjà bien inquiète de la santé de ton père.

—Qu'a-t-il donc ? s'écria Ninette effrayée et cherchant autour d'elle, étonnée de ne pas le voir.

—L'affaire des trois mille francs l'a mis par terre, continua Estelle. En rentrant de son bureau tout à l'heure, il était si faible que j'ai dû l'engager à se coucher et que nous nous demandions, M. Julien et moi, s'il ne va pas faire une maladie et s'il pourra garder sa place. Si tu tombes malade, toi aussi, si tu perds ta voix, que veux-tu que nous devenions ? Il ne nous restera qu'à mourir de faim !

La fin de sa phrase s'acheva dans une explosion de larmes. Ces larmes, Ninette aurait voulu les arrêter. Mais elle ne put qu'y mêler les siennes. Tout ce que venait de dire sa mère, elle le pensait, et jamais autant qu'à cette heure la situa-

tions ne lui avait semblé sans espoir.

—Vous voyez, monsieur Julien, que nous sommes tombés si bas qu'on ne peut plus nous tirer d'affaire, reprit Estelle. Je vous le disais bien.

Julien qui, jusque là, avait écouté en silence, protesta :

—Vous me le disiez, madame Villeroy mais vous ne m'avez pas convaincu. Quoique bien malheureux, vous cesseriez de l'être si vous aviez le courage de vous avouer que vous avez fait un mauvais calcul quand vous êtes venus chercher fortune à Paris et si vous décidiez à retourner à Annecy.

—Retourner à Annecy ! s'écria Ninette, abandonner ma carrière après tant d'efforts !

—C'est impossible, affirma Estelle. La sottise est faite, elle est irréparable, et quoi qu'il doive arriver, il faut aller jusqu'au bout.

—C'est l'orgueil qui vous dicte ce langage, dit Julien. Ce n'est pas la sagesse. La sagesse commande de revenir sur ses pas, quand on découvre qu'on a fait fausse route. Que deviendrez-vous si vous restez à Paris ? Vous vous le demandiez à l'instant. Je vous le demande à mon tour.

La mère et la fille se regardèrent et ne répondirent pas. Julien poursuivit :

—Vous reconnaissez, madame Villeroy que l'état de votre mari est inquiétant, vous-même, vous n'êtes pas bien vaillante. D'autre part le médecin prescrit pour Mlle Ninette un air plus sain, plus vivifiant que celui de Paris. Que vous faut-il de plus pour justifier la décision que je vous conseille ?

—Mais, ma carrière ? répéta Ninette ébranlée.

—Vous attendrez pour y songer de nouveau, que votre santé soit rétablie. Dans trois mois, dans six mois, quand vous serez tous redevenus bien portants, on verra.

Ninette se taisait et Estelle paraissait ébranlée. Elle tenta cependant un dernier essai de résistance.

—Vous oubliez, monsieur Julien, que le prix d'un voyage à quatre représente une grosse somme, qu'une fois à Annecy, il faudra vivre et que là-bas comme à